

Retraduire les classiques

Une traduction vieillit plus vite que l'original. C'est désormais une vérité communément admise dans le monde littéraire. Les articles qui suivent ont un point commun : ce sont trois témoignages de traducteurs qui ont été amenés, pour des raisons différentes, à retraduire des classiques ; en l'occurrence des textes en prose de Marina Tsvetaïeva, un roman historique d'Ivan Vazov, grand romancier bulgare du XIX^e siècle, et enfin l'intégrale des Contes d'Andersen en italien. De ces trois points de vue, il ressort que chaque retraduction, loin d'être définitive, représente plutôt, tant aux yeux de son auteur que du lecteur, l'émergence d'une nouvelle strate de sens, ainsi qu'un enrichissement dans la lecture et l'interprétation du texte.

Anne-Marie Tatsis-Botton

Lectures multiples de Tsvetaïeva

« Pourquoi retraduire des classiques, ou des œuvres déjà traduites ? »
Pour une fois, l'important ne me semble pas : « Qui pose cette question ? »
mais... « À qui la pose-t-on ? » À l'éditeur, au traducteur ou au lecteur ?

L'éditeur a ses raisons à lui : il veut publier cet auteur qu'il aime ; il n'a pas les droits sur les traductions existantes ; il veut rassembler des textes jusqu'ici dispersés et difficilement accessibles ; cela s'inscrit dans telle ou telle collection. C'est ainsi qu'un éditeur m'a demandé de traduire les souvenirs de Marina Tsvetaïeva sur les écrivains qu'elle a connus (Volochine, Mandelstam, Biély, Kouzmine, Brioussov)¹, puis ses écrits autobiographiques datant des hivers terribles de la révolution, à Moscou². Or la plupart de ces textes avaient déjà été traduits, il n'y a pas si longtemps, par des gens on ne peut plus compétents ; certaines éditions sont épuisées, mais pas toutes.

Pour moi, la seule chose qui compte, c'est l'envie de traduire une œuvre. Je lis une nouvelle, un roman, un poème... et déjà l'œil et l'oreille sont en alerte, quelque part en arrière-plan il y a des rouages qui frémissent, la machine se met en route, la traductrice en moi ne laisse pas la lectrice en paix : « Comment traduirais-tu ça ? Et ça, c'est splendide, tout à fait intraduisible... quoi que... peut-être... ah, comme j'aimerais, comme j'aimerais le faire ! » Pour qui a la chance d'accéder à la version originale, savoir si cela a déjà été traduit, quand et par qui, c'est le cadet de ses soucis.

1. Marina Tsvetaïeva, *Souvenirs*, Le Rocher (Anatolia), 2006.

2. À paraître aux éditions du Rocher (Anatolia).

Cette pulsion généralement ne débouche sur rien. Il y a toujours la possibilité de traduire un petit bout en douce, clandestinement, rien que pour soi, « pour voir ». Ce n'est pas toujours concluant, et c'est pourquoi (entre autres bonnes raisons) je ne suis pas encore allée trouver un éditeur pour lui dire : « Tiens, vous savez, j'aimerais bien traduire *Eugène Onéguine*, ou *Les Âmes mortes*... ou « j'aimerais traduire la prose de Marina Tsvetaïeva. ». (Je ne dirais d'ailleurs pas « retraduire », mais « traduire », pour moi ce serait LA première fois).

Mais là, c'est l'éditeur lui-même qui proposait ! La tâche étant écrasante, je me suis vraiment demandé comment j'allais m'en tirer, mais j'avais tellement envie d'essayer, au moins essayer ! Bien sûr que j'ai dit oui.

Je me suis renseignée sur les traductions existantes, mais je ne les ai pas lues. Pourquoi ? Pour préserver mon accès direct à l'œuvre. Pour me préserver, moi, en tant que lectrice de Tsvetaïeva.

Je voudrais parler de la lecture, de sa relation à la traduction.

C'est Umberto Eco³ qui le dit, « un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner », il est « ouvert », rempli de blancs, d'interstices à remplir, il présuppose la compétence d'un lecteur pour l'actualiser. Chaque lecture d'un texte est interprétation. Le traducteur est, par excellence, le premier lecteur. Traduire, c'est aussi – surtout ? – traduire les « blancs » du texte, et le traducteur doit y exercer sa liberté. Mais c'est une liberté conditionnelle : il faut qu'il s'approprie le monde de l'auteur, se glisse dans son univers, ne l'exile pas dans un ailleurs qui lui serait étranger. Devenu co-créateur du texte, s'il a bien fait son travail, il aura produit lui aussi une « œuvre ouverte » qui ménager ces espaces où son lecteur déploiera à son tour sa liberté et rencontrera l'auteur.

Le traducteur ne peut que livrer sa lecture interprétative du texte d'origine, qui dépend de sa personnalité mais aussi de son époque.

Si la traduction est ancienne, le contemporain sera entraîné, malgré l'auteur et malgré le traducteur, dans l'univers de ce dernier : il aura comblé les « blancs » du texte avec le matériau de sa culture et de son temps. C'est cette partie-là qui vieillit le plus mal et qui rend nécessaire une retraduction : elle permettra d'ôter quelques écrans défraîchis entre l'œuvre et son lecteur.

L'argument n'est pas valable s'il existe une traduction récente. Mais dans les deux cas, une lecture différente ne peut qu'être enrichissante.

3. Umberto Eco, *Lector in fabula*, Livre de poche (biblio essais), 1985.

J'ai donc traduit, et je peux assurer que fréquenter d'aussi près, des mois durant, quelqu'un comme Marina Tsvetaïeva est une expérience extraordinaire, exaltante et traumatisante ! Vint le temps où j'ai dû décider que le travail était achevé.

Une fois mon travail rendu, j'ai parcouru les traductions de mes prédécesseurs. Tsvetaïeva y était bien présente (comme, je l'espère, dans la mienne), mais différente – comme un invité est différent selon l'hôte qui l'accueille, sa demeure, ses habitudes. Sa voix ne ressemble à nulle autre, on la reconnaît tout de suite – mais elle résonne différemment. Peut-être, à certains moments, est-elle plus à l'aise chez l'un que chez l'autre ? Peut-être que pour tel lecteur, la rencontre se fera mieux ici que là ? Il me semble que le lecteur ne peut qu'y gagner si on lui ménage la possibilité de rencontres multiples.

Il est des œuvres qu'on lit et relit, et qui sont différentes à chaque lecture sans que le lecteur se pose la question de savoir s'il a ou non trahi l'auteur. De même, il y a des œuvres qu'on traduit et retraduit sans en épuiser la richesse. Si l'on est devant une œuvre littéraire véritable, dit encore Umberto Eco, les multiples interprétations possibles auront entre elles une relation « non point d'exclusion mais de renforcement mutuel ». Elles ouvrent différents chemins vers l'auteur, différents points de vue sur l'œuvre.

Bien sûr, le traducteur s'immisce entre l'auteur et le lecteur : la co-création de l'œuvre n'est plus le concours de deux, mais de trois personnes. Est-ce légitime ? Mais l'exégète, le commentateur, le critique ne sont-ils pas aussi des tierces personnes qui perturbent ou enrichissent le dialogue entre l'auteur et son lecteur ? Le traducteur a sur eux l'avantage de mettre tout son art à faire passer l'auteur d'un lieu à l'autre en le transformant, le commentant et l'explicitant le moins possible ; et puis, il est le seul à ouvrir vers lui les chemins du monde.